

PROLOGUE

Randall Buckwater n'avait pas prononcé un seul juron depuis le jour de son mariage, trente ans plus tôt, lorsqu'il avait promis à sa femme d'arrêter les grossièretés. Mais lorsqu'il fit demi-tour et enfonça l'accélérateur pour quitter la scène aussi vite que possible, il faillit bien en lâcher quelques-uns. À défaut, il opta pour la meilleure alternative qui lui vint à l'esprit. Il hurla les paroles de « On the wings of love » de Jeffrey Osborne. Ce n'était pas la réaction la plus logique à la situation et il n'admettrait jamais l'avoir fait quand on l'interrogerait au sujet de l'incident, mais il était en état de choc. Et de panique. Cela ne faisait aucun doute pour lui, la scène terrifiante dont il venait d'être témoin resterait gravée dans son esprit jusqu'à la fin de ses jours. Et « On the wings of love » ne sonnerait plus jamais de la même façon.

La nuit s'annonçait pourtant si calme, si ordinaire.

1

Randall et son nouveau coéquipier, Pete, étaient postés sur le pont depuis quatre heures lorsqu'ils apprirent la triste nouvelle. Marjorie Buckingham venait de mourir. Cela faisait des mois que l'adorable vieille dame était malade et une vilaine pneumonie avait fini par l'emporter. Le commissaire O'Grady leur avait transmis la nouvelle par radio peu après deux heures du matin.

« Nous y voilà, dit Randall à son jeune acolyte, ta première mise à jour du panneau.

– Merveilleux... » répondit Pete avec sarcasme.

La voiture de patrouille était garée à droite du pont, juste à la frontière du comté. Face à la route, les deux hommes attendaient les automobilistes susceptibles de vouloir traverser le pont. Le panneau dont Randall parlait était celui qui affichait le nombre d'habitants et qui se dressait fièrement à l'entrée de la ville. On pouvait alors y lire :

B Movie Hell: Population 3672

« T'as juste à retourner le 2, dit Randall, y a un 1 de l'autre côté.

– J'en ai rien à foutre de ce qu'il y a de l'autre côté, j'ai pas envie d'y aller maintenant.

– Pourquoi donc ?

– Y a un putain de rongeur géant dans les parages, répondit Pete d'un ton plaintif.

– Non, il n’y a aucun rongeur géant dans les parages. Allez, c’est un moment important. Ta première mise à jour. Tu devrais être fier. Je l’étais, moi, la première fois.

– Y avait combien d’habitants à l’époque ? demanda Pete.

– Deux mille quarante-quatre. Enfin, à l’époque ça s’appelait Sherwood County, un nom beaucoup plus approprié pour une ville.

– B Movie Hell, c’est quand même carrément plus cool, non ?

– Je trouve pas, non.

– C’est parce que vous êtes un vieux con. »

Randall observa le gamin assis sur le siège passager. Rien ne semblait pouvoir l’intéresser. C’était un gentil garçon, Pete. Il avait un cœur en or, mais de la merde à la place du cerveau. À dix-neuf ans, il avait la maturité intellectuelle d’un gosse de dix ans.

Randall se demandait parfois s’il n’était pas un peu comme lui à son âge. Et puis il se rendait vite compte que c’était impossible. À dix-neuf ans, Randall avait déjà épousé son amour d’enfance et il était sur le point de devenir père pour la première fois. Pour le bien de tous, il valait mieux que Pete ne se reproduise pas avant au moins cinq bonnes années.

« J’vous assure, y a quelque chose là-bas, dit Pete, en louchant à travers le pare-brise.

– C’est juste un bâton, ça bouge pas.

– À mon avis, c’est plutôt un écureuil, un énorme écureuil, putain. C’est carnivore, un écureuil ?

– Ça ne mange que des glands.

– Ouais, ben hors de question que je sorte de la voiture, dit Pete.

– Je te dis que c’est un bâton », affirma Randall.

Contrairement à son coéquipier, il n’avait pas besoin de regarder de plus près. Il préférait observer avec fascination son jeune apprenti. Cet idiot pensait vraiment avoir vu un écureuil

dans les bois. Il n'y avait pas d'écureuils à B Movie Hell. Il n'y en avait jamais eu.

Le bois que Pete scrutait du regard se trouvait de l'autre côté de la frontière du comté, à trente mètres de B Movie Hell, dans le comté de Lewisville. Mais ça ne changeait rien, Randall savait très bien qu'aucun écureuil ne s'y cachait.

Ce débat pour savoir si ce qu'ils voyaient au loin était un écureuil ou un bâton donnait une idée de l'activité trépidante qui avait animé cette nuit incroyablement longue. Mais depuis le temps, Randall savait que, dans un patelin comme le sien, le boulot d'un flic n'avait rien à voir avec ce qu'il voyait à la télévision ou dans les livres. Le moment le plus palpitant de sa journée, c'était lorsqu'il négociait les « dons » pour sa cagnotte de retraite avec des automobilistes malchanceux contrôlés pour un feu arrière cassé ou un pneu un peu trop lisse.

« J vous assure que c'est un écureuil, insista Pete, vous voyez pas cette queue crépue ? C'est un écureuil, j'vous dis. »

Randall hocha la tête en regardant d'un air perplexe l'idiot qui lui servait de collègue. La conversation, ce n'était pas son fort à Pete. Et son allure ne l'aidait pas vraiment à compenser cette faiblesse. Il avait cette coupe de cheveux ridicule qu'arboraient les jeunes de son âge, une sorte de nid d'oiseau qu'on s'attendrait à voir orné d'une paire de bois. Ses cheveux cachaient la moitié de son visage et n'amélioreraient certainement pas l'état de sa peau, grasse et boutonneuse. Pour ne rien arranger, Pete semblait être incapable de fermer la bouche. Sa mâchoire toujours légèrement tombante donnait l'impression qu'il était sur le point de dire quelque chose, mais avec ses yeux constamment plissés (le gamin avait vraiment besoin de lunettes), cela ne faisait que renforcer son air benêt.

« Merde, je crois qu'il est parti, lança Pete en plissant les yeux un peu plus, le visage presque collé au pare-brise.

– Y a jamais rien eu. Tu veux bien aller changer le nombre d'habitants sur le panneau maintenant ? »

Pete haussa les épaules. « Pas maintenant, répondit-il en se tripotant l'entrejambe. L'écureuil pourrait bien revenir d'un moment à l'autre. Avec des renforts. »

Randall tourna la tête et regarda par la vitre côté conducteur. Il avait laissé une de ses mains sur le volant, pourtant ils étaient garés. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui le poussait à le faire, mais il laissait toujours une main sur le volant, que le moteur soit allumé ou non.

« D'accord, imaginons qu'il y ait un écureuil dans les parages, dit-il, ça peut pas être plus dangereux qu'une bagarre d'ivrognes en ville.

– Avec les ivrognes, au moins, on se fait un peu moins chier, répondit Pete d'un ton plaintif.

– Vois un peu plus loin que le bout de ton nez, y a pas mal d'argent à se faire sur ce pont.

– Comment ça ? demanda Pete après un moment de silence.

– Si tu te montres peu conciliant, comme moi, les gens te donneront quelques dollars pour les laisser passer plus vite.

– Des pots-de-vin, vous voulez dire ? »

Randall se tourna vers Pete. « Des dons, je vois plus ça comme des dons pour ma cagnotte de retraite.

– Vous partez quand à la retraite ? demanda Pete.

– Dans cinq ans. Je pars à cinquante-cinq ans. Trente-six ans dans la police, c'est bien assez, je trouve. »

Pete fronça les sourcils. Il était visiblement en train d'essayer de faire le calcul.

Randall hocha la tête et regarda de nouveau par la vitre. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Un réverbère solitaire éclairait l'extrémité du pont menant à B Movie Hell.

Quand ils étaient en patrouille de nuit, ils avaient de la chance s'ils voyaient passer une voiture par semaine. C'est ce qui rendait fous les policiers. L'ennui, l'attente, et l'absurdité de la situation. Avec le temps, Randall s'y était habitué. Les seuls moments difficiles, c'était lorsqu'on lui refilait un nouveau

coéquipier comme Pete. Les conversations futiles étaient parfois plus abrutissantes que le silence.

« Vous leur faites payer combien, aux gens, pour passer ? demanda Pete.

– Autant qu’ils ont l’air de pouvoir se permettre.

– Vous vous êtes fait combien au max ?

– Cinquante dollars.

– Merde, sérieux ? » Pete semblait impressionné. « J’vous parie que je peux m’en faire cent. »

Randall se tourna de nouveau vers lui et le surprit en train de se gratter le pubis pour la centième fois de la soirée.

« Qu’est-ce que t’en ferais de cet argent ? demanda Randall. Tu achèterais de la crème pour soulager tes démangeaisons ?

– Quelles démangeaisons ?

– T’as passé la nuit à te tripoter. Tu commences à m’inquiéter. »

Pete grimâça et arrêta de se gratter pendant quelques minutes.

« J’ai p’têt bien attrapé un truc au Minou Joyeux la semaine dernière. »

Randall leva un sourcil perplexe. « Tu vas chez Mellencamp ?

– Pas souvent, juste une fois de temps en temps.

– Tu te protèges au moins ?

– De quoi ?

– Tu sais très bien ce que je veux dire. »

Il fallut en réalité plusieurs secondes à Pete pour comprendre ce que Randall voulait dire. « Ah, oui, enfin pas tout le temps. Mais cette gonzesse la semaine dernière, elle avait des plaques rouges sur le visage. Ça doit être elle qui m’a refilé un truc. »

Randall secoua la tête. « Merde, Pete. Tu peux même pas choisir la fille ? »

Les joues de Pete s’empourprèrent légèrement. « Bah si, mais je l’avais jamais choisie avant, j’m suis dit que ce serait pas très poli...

– Je croyais que tu n’y allais pas souvent ?

– Non, mais je crois bien que j’ai essayé chaque fille au moins une fois.

– Y a combien de filles ?

– Une trentaine. Ça fait longtemps qu’ils ont pas embauché de nouvelle. Ils devraient ramener un peu de chair fraîche.

– Faudrait pas que Mellencamp t’entende.

– Il est pas si méchant que ça, vous savez. Il est toujours super sympa quand je le vois.

– Bien sûr qu’il l’est, répondit Randall, moqueur. T’es un de ses clients. Ça veut dire que tu as une dette envers lui.

– Je lui dois rien. Je paie avant. C’est une des règles.

– D’accord. Mais qu’est-ce qui se passera quand tu l’arrêteras pour un feu arrière cassé, hein ?

– Il a un feu arrière cassé ?

– Non. Mais si ça arrive un jour, tu pourras rien faire.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il raconterait à toute la ville que tu aimes te faire titiller les couilles avec un plumeau à poussière. »

Pete eut l’air surpris. « Comment vous savez ?

– J’en sais rien. Je ne faisais que spéculer. » Il regarda son jeune coéquipier de plus près. « Tu aimes te faire titiller les couilles avec un plumeau à poussière ?

– Nan.

– Enfin, bref... » Randall voulait éviter de s’attarder sur une vision de son collègue dans une situation compromettante avec un ustensile de ménage. « Ce que je veux dire, c’est que ce genre de truc, ça peut revenir te hanter. Si Mellencamp a de quoi te faire chanter, un jour il viendra te demander une faveur qui ne te plaira pas, et tu te sentiras obligé de dire oui tout en sachant que tu ne devrais pas. »

Pete éclata de rire avant de recommencer à se gratter les parties intimes. « Ouais, pigé. » Soudain, il se redressa comme si on venait de lui taper dans le ventre avec un tisonnier brûlant.

« Faut que j’aïlle pisser, déclara-t-il.

– Et l'écureuil ?

– Quel écureuil ? »

Randall poussa un profond soupir et tendit la main vers la radio. Il l'alluma et reconnut immédiatement la chanson qui passait. Il monta le son. C'était « The greatest love of all » de Sexual Chocolate. « Tu veux bien changer le nombre d'habitants avant d'y aller ? demanda-t-il.

– Je le ferai en revenant. Je vais exploser.

– OK, mais dépêche-toi avant qu'on ait un autre mort. »

Pete ouvrit sa portière, mais avant de descendre il se tourna vers Randall. « À mon retour, vous pensez qu'on pourra écouter autre chose qu'EMM pour une fois ?

– C'est quoi le problème avec EMM ?

– Eighties Movie Music ? Je vais pas supporter cette merde ringarde beaucoup plus longtemps.

– Mais c'est la station locale. Faut bien soutenir les locaux.

– Vous avez pas envie d'écouter quelque chose de différent, pour changer ?

– Comme quoi ?

– Pourquoi pas un peu de rap ?

– C'est quoi, ça, le rap ? » Randall savait parfaitement ce qu'était le rap, mais il aimait bien faire semblant de ne pas connaître ce genre de choses, juste pour voir à quel point ça énerverait Pete.

« Bon sang, Randall. À mon retour, je vous ferai découvrir du bon rap de gangster. »

Randall monta encore un peu le son de la radio et regarda son jeune acolyte traverser l'étendue d'herbe qui conduisait à une forêt sombre à quelques mètres de là. Bientôt, Pete disparut derrière de grands arbres. Il était évident qu'il n'allait pas simplement pisser. Il avait probablement besoin de se gratter ou d'inspecter la cochonnerie qu'il semblait avoir attrapée au Minou Joyeux. Randall frissonna en y pensant. Il essaya de se rappeler s'il avait eu un quelconque contact physique avec Pete

au cours de la nuit. Lorsqu'il fut rassuré, il se fit plaisir en chantant par-dessus « The greatest love of all » et une autre chanson moins mémorable de Wyld Stallyns. Quand cette dernière se termina et laissa place aux publicités, cinq bonnes minutes s'étaient écoulées et toujours aucun signe de Pete. Randall décida alors de le surprendre en trouvant une station qui passait du rap. Il en parcourut plusieurs avant d'y parvenir, mais il ne put en supporter que dix secondes avant de changer à nouveau de station. C'est à ce moment-là qu'il tomba sur Jeffrey Osborne chantant « On the wings of love ».

Il n'avait pas entendu cette chanson depuis plusieurs années mais il se souvint instantanément du plaisir qu'il ressentait lorsqu'il la chantait à pleins poumons, dans sa jeunesse. Convaincu que personne d'autre que Pete ne pourrait l'entendre, il baissa les deux vitres de la voiture, monta le son au maximum et se mit à chanter à tue-tête, en duo avec Jeffrey Osborne pendant le refrain.

Même s'il chantait en y mettant tout son cœur, Randall ne pouvait s'empêcher de garder un œil fixé sur les bois plongés dans l'obscurité. Il s'attendait à voir Pete en sortir à tout moment, curieux de connaître la raison de ce raffut.

Mais le jeune policier ne revenait pas. La forêt était calme comme la mort.

Lorsque la chanson arriva à son couplet final, il décida de faire des appels de phare dans l'espoir d'attirer l'attention de Pete. Après seulement quelques secondes, il vit enfin quelque chose bouger. Une silhouette massive, aux épaules larges, sortit des bois et se dirigea vers la lumière aveuglante qui émanait des phares de la voiture.

Mais ce n'était pas Pete.

C'était un homme beaucoup plus imposant. Pendant qu'il marchait au centre du faisceau lumineux, Randall put l'observer attentivement. Il cessa immédiatement de chanter « On the

wings of love ». Son visage se figea au beau milieu du couplet quand il vit ce qu'il avait devant les yeux.

L'homme qui sortait des bois s'arrêta au centre de la lumière, comme pour offrir une meilleure vue sur sa personne à Randall. Il portait un jean noir et une veste en cuir verni rouge par-dessus un débardeur noir. Son visage était terriblement pâle, c'est en tout cas ce qu'il sembla à Randall avant que son cerveau n'analyse ce qu'il voyait. C'est à ce moment-là qu'il comprit qu'il ne regardait pas un visage fait de peau et d'os. Il regardait un masque en caoutchouc. Un masque jaune et sale censé imiter un crâne humain. Il affichait un sourire maléfique et plusieurs de ses dents étaient noircies. Au-dessus du masque se dressait une bande de cheveux rouges qui commençait sur le haut du front, comme la crête d'un Mohican ou d'un Iroquois. Et à travers deux trous dans le masque, une paire de grands yeux noirs fixait Randall.

Deux autres éléments attirèrent l'attention de Randall avant qu'il ne démarre le moteur et ne fasse demi-tour à toute vitesse.

L'homme au masque jaune tenait une longue lame argentée et tranchante dans sa main gauche. Une lame couverte de sang, qui gouttait sur le sol.

Dans son autre main il tenait une tête humaine par une poignée d'épais cheveux bruns. Les yeux de Randall s'écarquillèrent tandis que l'image se gravait à jamais dans son esprit.

C'était la tête de Pete.